

Une presque immatérielle pureté (extraits)

On va arriver à la mer. On en est tout près. Elle est là, immobile, parfaitement immobile entre les maisons qui, à droite, à gauche, bordent la rue qui y mène et qui, bien plus encore que sur l'eau, débouche sur le ciel, sur le vide, sur le bleu.

Les maisons ont été reconstruites picturalement. Maisons, elles le sont, pourvues de tous leurs attributs et agréments - perrons, terrasses, balcons, fenêtres dites *chiens assis*. Certes. Toutefois, c'est ceci qu'ensemble elles sont tout autant : l'occasion d'une composition qui juxtapose carrés, triangles, trapèzes, grands ou petits et qui leur distribue les couleurs, une seule pour chacun d'eux auquel elle est appliquée, qui plus est, selon le plus strict aplatissement. Netteté de ces couleurs, dont le registre est angélique – naïf, irait-on jusqu'à dire, s'il ne supposait tant de science -, netteté des délimitations si soigneusement rectilignes : les deux s'atténuant l'une l'autre ; les deux se mettant en valeur l'une l'autre. S'ajoutent, se soustraient. Un chromatisme idéal, de rêve éveillé, vigilant, qui n'est pas sans évoquer le Quattrocento, fait ressortir la régularité des tracés tout en métamorphosant leur rigueur tranchante en finesse d'arête dont n'est retenue que la presque immatérielle pureté.

Henri Raynal